

– *L'hypolaïs blanche* –

Rémi Kuntz

Novembre 2019

e-dpo SACD n° 000562305

—

Dans un lent ronflement de machinerie et un lourd nuage de vapeur bien qu'il fût électrique, le train entra en gare d'une allure solennelle. Penché vers l'extérieur, debout sur le marchepieds, le Caractère devenait fier, d'une Fierté caractérisée par son arrivée en ce lieu de tous les départs. Il tenait l'encadrement de la porte ouverte, sortant sa tête du train et se maintenant en équilibre au bord de la machine qui ralentissait progressivement, une jambe dans le vide au-dessus du quai défilant, prête à recueillir le poids de l'homme lorsqu'il se laisserait tomber sur elle.

Il se sentait d'une grande force, abordant ce nouveau monde qu'il s'apprêtait à arpenter avec l'ambition et la curiosité renouvelée du conquérant sur le point d'effectuer ses premiers pas sur une terre nouvelle, comme un nouveau-né, à la destinée vierge de tout dessein. Un instant, il se demanda d'où il pouvait bien venir — car il n'avait aucun souvenir d'être monté dans ce train, ni du long voyage qui semblait s'être écoulé (et il devait avoir été bien long pour qu'il ressente une telle impatience d'arriver). Mais finalement, il décida que cela n'avait pas d'importance, et qu'il devait bien être venu de nulle part, puisque c'était là, en cette gare et non ailleurs, que se trouvait le lieu de tous les départs.

Alors le train s'immobilisa. Le Caractère, devenu impatient, avait soudainement bondi sur le quai lorsque l'allure de la marche était devenue celle de la marche ; il continua donc, et se mit à marcher à grands pas vers le bout du quai, émergeant de la vapeur sans le moins du monde la troubler, comme une ombre jaillissant de l'indétermination d'un rêve et apparaissant dans son propre reflet dans le réel.

La gare était pleine mais silencieuse. On arrivait de toute part, sauf du quai où s'était arrêté le Caractère — le train était bondé, lui semblait-il pourtant. Il s'immobilisa un instant, jetant quelques regards sans attentes de droite et de gauche, cherchant une direction à prendre. Mais vierge de tout passé, venant tout juste d'arriver au monde, il n'avait en tête aucun élément lui permettant de se décider, aucun critère sur lequel déterminer son choix ; aucun désir ou besoin à s'en aller satisfaire.

« Que faire de ces lieux par ma présence, de ces lieux où je me présente ? » se demanda-t-il. Puis il devint résigné, lorsqu'il se résolut à avancer dans le monde, se disant qu'il lui suffirait de se présenter pour avancer, et ainsi d'avancer afin de se présenter. Alors il avança, reprenant sa marche rapide, retrouvant sa détermination à s'engouffrer dans l'inconnu, convaincu qu'il y trouverait ce qu'il pouvait avoir à y faire.

L'inconnu était peuplé d'inconnus ; le Caractère leur sourit donc. Il progressait à pas rapide, esquivant les uns qui manquaient de percuter sa route et les autres, qui le manquaient également. Il se satisfaisait de ces méandres évitant l'inconnu, car bien qu'il l'évitât, il lui semblait que les remerciements de ceux qu'il ne bousculait pas, de ceux qu'il laissait parcourir leurs propres

bouts de route dans ce lieu de départs en s'effaçant sur leur passage constituaient déjà une petite rencontre d'un inconnu, qui le restait tout en ne l'étant plus. À cette pensée, le Caractère inconnu souriait de plus belle, heureux de connaître quelques inconnus en tant que tels ; heureux de connaître ceux qu'il ne connaîtrait pas.

Sa première immersion dans l'inconnu le conduisit à s'engouffrer dans les profondeurs du métro, que l'on pouvait gagner depuis la gare par un long escalier plongeant à perte de vue sous terre. Là, les inconnus étaient un peu plus mornes et communs que lors de leur arrivée au départ. On baissait la tête, s'évitant alors complètement quand pour la première fois on allait dans la même direction que les autres. La foule avançait comme une vague dégoûlant les longs escaliers rythmée par le remous des pas faisant monter et descendre les hauts des corps en de fins clapotis entêtés par les directions d'eux-mêmes.

Sur les quais du métro, le Caractère retrouva la même abondance dans l'immobilité. Tout était statique, un chacun s'estompant dans les similaires attentes d'un tout autre. Lorsque le métro arriva enfin, jaillissant du néant dans un rugissement illuminant de ses feux le silence, il était un lieu vide, sans forme jusqu'à ce que les discours cadencés des pas de tous les inconnus l'eussent informé de leur présence.

Le Caractère, debout contre la porte close, devint curieux avec la progression de la rame qui reprenait sa route vers les profondeurs du nouveau monde. Il porta un long regard sur les abrités de son wagon, qui s'était peuplé de disparité. Il y avait l'homme assis aux lunettes tombant de son nez, assoupi par son train-train, la femme d'âge mur qui s'agaçait de son propre reflet à travers la vitre, renvoyée à elle-même par la noirceur du tunnel qui lui rapportait ses gouffres, ou le grand jeune homme dont la tête dépassait toutes les autres et qui regardait dans le vague, ballotté par les choix des rails qui le portaient, et qu'il s'efforçait de combattre pour ne pas perdre son équilibre dans la bienséance des autres. Plus près de lui, assise sur un strapontin, une jeune fille visiblement tendue tenait fermement son petit sac à main de faux cuir, terrorisée, sans doute, à l'idée de voir les secrets qui s'y trouvaient s'absenter dans l'oubli des autres, s'étalant au malheur d'un faux mouvement du wagon entre les jambes de l'inconnu (ou d'un autre). Tous les visages de ce wagon n'avaient de commun que leur singularité, étrangère à nuls autres qu'eux-mêmes dans ce qu'ils ignoraient partager avec les autres ; ils étaient tous eux-mêmes, sachant qu'ils n'étaient pas celui d'à-côté, quand bien même ils n'étaient pour leur voisin nul autre qu'un voisin — entre autres nullités de caractères lorsque, en tant que singularités, ils se les comparaient.

Le Caractère, s'emplissant de curiosité face à la nouveauté de cet échange pourtant étrangement familier, devenait et redevenait curieux de ce monde. Il quitta sa porte close, et avança lentement entre les passagers de la rame, naviguant son passage entre eux jusqu'à la petite ouverture séparant ce wagon d'un autre. « Réservée aux rameurs des chemins », lu-t-il sur la petite fenêtre découvrant l'attelage qui séparait le Caractère et ses inconnus d'une même petite fenêtre, située à l'entrée naviguant du wagon suivant.

Dans l'autre wagon, le Caractère ne distingua d'abord qu'un amas de personnes, lui donnant à croire que personne n'était à bord. Les sièges étaient aléatoirement disposés, non seulement au sol, mais également sur les quatre murs et au plafond. Les luminaires allaient des uns aux autres en d'irrégulières diagonales, scindant l'espace du wagon en une ancre arachnéenne où les voyageurs meurtris se tordaient comme pour éviter les liens de cette toile lumineuse. Dans une seconde approche, le Caractère vit que la foule elle-même n'en était plus une. Les

voyageurs se fondaient les uns avec les autres, le bras gauche de l'un étant également le bras droit d'un autre, la tête de celui qui était assis au sol étant également celle de celui dont les pieds reposaient au plafond, les genoux de deux personnes assises face à face n'étant que deux et non quatre, et ainsi de suite. Entre les différents dividus, par moments, l'on pouvait voir circuler une sorte de brume matérielle, tantôt sablonneuse, tantôt visqueuse, tantôt simplement brumeuse d'un rouge tendant ici vers l'ocre, là vers beige. Tout, dans cet autre wagon, était l'antithèse de ce que le Caractère avait rencontré chez ses compagnons de voyage ; une indivision presque totale, qui tendait à se rompre et affirmer les différentes part de ce qui ne la constituait jamais tant inégalement qu'également.

« Eh, monsieur ! dit une petite voix qui tira le Caractère de sa découverte. Monsieur ! Qu'est-ce qu'il y a entre les wagons ? » Le Caractère tourna la tête, et découvrit un enfant qui le regardait, de loin, si bas près du sol, en tirant le pan de son long manteau noir.

« Qu'est-ce qu'il y a entre les wagons ? » répéta le petit caractère en désignant de la tête la fenêtre, trop haute pour qu'il puisse voir ce qui se cachait derrière. Le Caractère se tourna vers l'attelage presque dissimulé par les ombres du tunnel, cherchant un instant quoi répondre. Puis, incertain, il leva l'index en regardant l'enfant dans un geste intimant l'attente, et lui demanda un instant. L'enfant le lui accorda, et le Caractère s'en retourna vers l'une des portes réservées aux voyageurs, qu'il ouvrit à demi. Le métro toujours lancé à pleine vitesse, il sortit de la rame, referma derrière lui la porte et, se retenant à la toiture de la machine, se glissa vers l'attelage en se laissant pendre le long du wagon. L'enfant le regardait faire, un immense sourire aux lèvres, tandis que les autres passagers l'observaient d'un coin d'œil mauvais, marmonnant parfois quelques grotesques critiques — mais uniquement pour eux-mêmes.

Lorsqu'il atteignit l'attelage, ses pieds, au lieu de toucher la ferraille à laquelle ils s'attendaient, se posèrent sur un rebord de brume informe. Il n'y avait rien que le Caractère discernât, hormis une faible nuance grisée dans le lieu de noirceur du tunnel séparant les deux wagons. Il y avait d'un côté le wagon d'aspect très réel où attendait l'enfant, de l'autre une réunion d'absurdités et, entre les deux, un mystère. Qu'y avait-il entre les wagons ? Un caractère alors indiscernable du Caractère.

« Vous ne pouvez pas rester là ! » cria près de lui une voix tandis que le Caractère contemplait la disparition de ses pieds dans la brume. Il leva les yeux, et aperçut un homme en tenue militaire qui avait manifestement suivi son chemin le long de la rame et le rejoignait sur l'attelage.

« C'est trop dangereux ! continua-t-il. Vous ne pouvez pas rester entre les deux comme ça !
– Mais non, regardez, répondit innocemment le Caractère en désignant ses pieds. Je suis parfaitement stable ici ; je ne risque pas de tomber.

– Ce n'est pas la chute qui est à craindre, mais le non-lieu où vous vous échoueriez ! Allez, rendez-vous à l'évidence ; partez d'ici maintenant ! »

Mais le Caractère n'avait pas élucidé son mystère. Il voulait regagner le wagon réaliste, mais il refusait de devoir y revenir sans plus de connaissances de l'inconnu qu'auparavant.

« Non ! lança-t-il alors au militaire. Je dois répondre à l'enfant ! »

Sur ces mots, il tapa du pieds comme pour marteler la brume du sceau de sa détermination nouvelée. L'attelage céda sous le choc, séparant le réel de l'absurde, dont la progression ralentit, laissé comme il l'était à la dérive d'un élan réfréné. Les deux hommes, contraints de ne pas réellement choisir, bondirent sur le wagon le plus lent, qui s'était changé sans qu'ils ne le virent en un simple wagon de fret, sans murs ni toiture. Malgré son ralentissement, il progressait encore à vive allure quand ils virent la noirceur du tunnel s'éclairer des lumières de la station qu'ils approchaient. Déraillant au dernier virage, le wagon se souleva de terre pour aller s'écraser sur le quai qui séparait les deux voies réservées à l'aller et au retour. Un léger nuage de poussière s'éleva autour de lui tandis qu'il terminait sa course dans un crissement de ciment s'effritant, puis il retrouva le repos. Le Caractère et le militaire, qui s'étaient agrippés comme ils le pouvaient aux bords du wagon, restèrent quelques secondes stupéfaits.

« Vous êtes complètement hors de votre tête... ! souffla le militaire ébahi qui peinait lui-même à reprendre ses esprits. ... mais pas pour autant à l'extérieur... continua-t-il à part.

– Que dites-vous ? demanda le Caractère, incertain de ce qu'il avait ou non entendu.

– Qu'allons-nous faire... ? » se lamentait l'autre.

Mais la radio du militaire les priva de réponses ; ailleurs, on demandait des comptes, on voulait des nouvelles de l'insensé qui avait causé tant de trouble entre les deux wagons, savoir si cet ahuri avait réellement commis une telle absurdité, et l'on exigeait que le militaire le retienne le temps que l'on vint le chercher pour l'empêcher de nuire. Le militaire semblait perdu, comme hésitant. Le Caractère le remarqua et, saisissant ce qui lui parut être quelque chance, lui adressa un regard suppliant. L'homme s'apprêtait à répondre aux instructions qui lui avaient été données, la bouche entrouverte, prête à émettre un son, et le doigt sur le bouton de sa radio, également prête à émettre. Pourtant il restait figé, incapable de prononcer un mot, d'effectuer un geste, et regardait le Caractère d'un air de plus en plus terrifié. Finalement, sachant qu'il devait apporter une réponse à la supériorité de l'ordre qui lui avait été donné, il pressa le bouton, et apporta un bulletin de la situation :

« Dans les profondeurs, la température est douce mais agréable. Peu de nuages à l'horizon, donc aucune précipitation à avoir car la tempête n'est pas au rendez-vous de cette belle matinée. Quelques vents poussiéreux agrémenteront sans doute notre milieu de journée, mais ils ne feront que toussoter les rats, qui en l'absence d'averse seront bienheureux ». Puis il intima au Caractère de déguerpir avant que cela ne se gâtât, et que le tout eût fini par tomber en trombes. Chose qu'il fit, sans demander son reste.

Une fois descendu du wagon sur le quai, pourtant, il se rappela un peu contrarié qu'il n'avait pas trouvé de réponse à la question de l'enfant. Il s'arrêta donc, croisa les bras et se frotta le menton ainsi qu'on le fait pour avoir l'air de réfléchir, et parvint, plus ou moins malgré lui, à laisser ses songes penser à autre chose. Autour de lui, de nouveaux inconnus attendaient tranquillement sur le quai, ignorant absolument (délibérément ou non, il ne le sut) l'immense wagon poussiéreux qui avait manqué, quelques secondes plus tôt, de dévaster leur station. Mais ce passage n'avait en rien altéré leur statisme et ils continuaient d'attendre, les yeux errant d'un vague à l'autre, l'arrivée d'un prochain métro bien établi sur les rails qu'ils lui voulaient suivre. Seule une femme, manifestement trop âgée pour librement courir, venait inquiéter cet ordre par le vacarme que faisait son pas rapide martelant les traverses métalliques de la voie de l'aller.

« Rattrapez-le ! Vite ! Mais rattrapez-le, je vous en prie ! À l'aide ! Aide ! Oh ! » hurlait-elle comme une possédée, gesticulant d'une ridicule manière, secouant les bras en tous sens. Le

Caractère scruta l'extrémité de la voie vers laquelle elle se rendait sans n'y rien voir. Il fronça les sourcils, puis avança vers la femme. À cet instant, celle-ci trébucha, marchant sur ses pieds plutôt qu'ailleurs, et s'étala de tout son long sur les traverses. Le Caractère descendit du quai à ses côtés tandis qu'elle se recroquevillait sur elle-même, les yeux plissés et gémissant de douleur.

Mais alors qu'il s'agenouillait près d'elle, la femme se changea sans travers en cigale, et se mit à cymbaliser furieusement, comme enjouée d'une nouvelle jeunesse obtenue dans la lecture symbolique d'une partition traduisant les paroles d'un coryphée trop longtemps absenté. Elle s'envola, tournoya quelques secondes au-dessus du Caractère et des rails, puis, comme foudroyée, replia ses ailes en pleine ascension et se laissa retomber aussi lentement que silencieusement.

Lorsqu'elle atteignit le sol, elle retrouva sa forme humaine. Sa tête, cependant, n'était plus celle d'une femme souffrante mais bien d'un rouge-gorge à l'œil noir et dont le plumage, au niveau de la nuque, laissait place à une carapace de crevette s'étendant tout au long de sa colonne vertébrale, constituant autant de protections contre les ailleurs dépassant l'intérieur. Le petit bec entrouvert, quant à lui, continuait de vouloir chanter l'envolée brève de la cigale déchue qui venait de s'abîmer en cette nouvelle forme d'elle-même. Ses jambes, bien humaines quant à elles, paraissaient rajeunies. Dénudées jusqu'à la taille, elles étaient recroquevillées contre le corps grêle de la femme qui eût pu disposer de ces deux moyens d'avancer bien que sa condition fragilisée ne le lui permît plus.

« Rattrapez-le, serina péniblement le bec dans un noir murmure.

– Qui ça ? demanda le Caractère en penchant l'oreille.

– L'hypolaïs blanche, une hypolaïs blanche.

– Une hypolaïs blanche ? Qu'est-ce que c'est que ça ?

– C'est une bonne idée... »

Et sur ces mots, sans attendre la ponctuation d'un soupir, la femme-oiseau disparut.

Pensif, le Caractère demeura quelques secondes à contempler le lieu de dernière station de son interlocutrice : il était devenu et redevenait triste de son impuissance. Puis il se ressaisit, rassasié de ses réflexions et, d'une souple inflexion, se releva d'un bond, comme porté au col par l'idée imprécise d'un sens colporté aux futurs mouvements de sa présence, comme lassé de ressasser l'insensée vision de l'absente dont il se voyait délesté ; car partant de lors, c'était cette hypolaïs blanche qu'il lui fallait retrouver.

Réanimé par cette quête nouvelle, il quitta les profondeurs du métro pour regagner les jours et les nuits de ce monde. Découvrant une ville, il s'y retrouva, et se mit à maladroitement miner mille rues, bon an, mallant l'inconnu retrouvé à destination de sa mémoire renouvelée. Or, au détour de ses fouilles, le Caractère se vit saisi par une faim qui lui était inconnue malgré son évidence ; une faim toute humaine de goûter nourritures. Il s'arrêta donc devant un petit commerce dont la devanture inspirait l'envie et entra. Derrière le comptoir, il ne s'étonna pas de reconnaître un ancien ami d'ailleurs, en qui il avait pu noter par le passé la facilité à mener les échanges. Celui-ci, en revanche, se méfia de l'attitude familière de son nouveau client, qu'il

ne reconnut ni du coude ni du fessier. Le Caractère en devint plusieurs fois perplexe, avant de hausser intérieurement des épaules, et de lui tourner le derrière pour se diriger vers les rayons.

Une jeune et grande femme aux longs cheveux entra à son tour. Elle se dirigea vers l'ami du Caractère qui n'en était pas un et lui tendit un *Curriculum Vitae* plus épais qu'une Bible. Lorsqu'elle répondit au commerçant qui demandait la raison d'un tel volume — manifestement sans grand intérêt pour l'explication demandée, puisqu'il ne daigna point détacher les yeux du magazine qu'il feuilletait —, le Caractère laissa son hésitation entre le fruit rouge et le fruit bleu qu'il tenait, reconnaissant les intonations d'une autre amitié oubliée.

« C'est parce que je suis marathonnienne, disait-elle, et que ma vie jusque-là a été une longue course. J'aimerais continuer à travailler à faire des courses, alors votre commerce me semble le meilleur lieu pour à vie courser certaines choses.

– Zôé ? » interrogea le Caractère en s'approchant.

La jeune femme se retourna et sourit au Caractère qui ne lui était pas inconnu. Elle lui demanda ce qu'il était devenu depuis qu'ils avaient quitté l'université, mais il fut incapable de lui répondre. Il n'avait aucun souvenir de rencontre ou de leurs échanges. Il ne se souvenait que du nom de la jeune femme, dont il avait hasardeusement reconnu le ton de voix. Rien dans sa mémoire, avant son arrivée en train dans cet inconnu, ne le rapportait à cet autre temps passé en compagnie de cette Zôé. Toute période précédant son départ avait été comme effacée de son vécu, si bien qu'il n'était plus de cet autrefois, mais un antanier et réduit et grandi par ce que devenait et redevenait son plumage, là et alors. Il devint et redevint inquiet de ne plus se souvenir.

« Je suis désolée, dit à un moment la jeune femme, de ne pas t'avoir envoyé mon mémoire quand tu me l'avais demandé, il y a quelques années. Je craignais le vol d'idées...

– Sur quoi avais-tu travaillé, déjà ?

– Les coursiers autotéliques de la super-modernité économique pakistanaise.

– Alors ma demande était sans doute simple curiosité ; ce n'est pas du tout mon domaine de recherche puisque j'écrivais sur la singularité herméneutique des subjectivités plurielles et l'énonciation des inconcevables », supposa le Caractère en s'étonnant de ces thèmes, qui avaient ressurgi à son esprit depuis nulle part. Puis il fronça un peu les sourcils, se demandant comment les essors de l'esprit pouvaient être considérées comme choses effrayantes. « Drôles de caractères, dans ce temps », se dit-il avant d'interroger la coureuse sur ses craintes.

« On redoute les envolées quand on est formé à courir pour les lignes en distance, répondit-elle.

– Je comprends, dit le Caractère avec beaucoup d'honnêteté bien qu'il ne comprît pas du tout.

– Et toi ? que deviens-tu dans les parages ?

– Plusieurs plusieurs, tout dépend du moment ; mais j'essaye de me présentifier comme en quête d'une hypolaïs blanche. Tu n'as pas vu une hypolaïs blanche ?

– Non.

– Elle doit courir plus vite que toi, répondit maladroitement le Caractère. C'est qu'après tout, elle vole !

– La question est ; que vas-tu faire ?

– Certainement... Acquiesça-t-il avant de se tourner vers le commerçant. Et vous ? Vous n'auriez pas vu une hypolaïs blanche ?

– Hm, hm », fit négligemment l'homme en secouant négativement la tête tandis qu'il tournait une page d'un geste magistral.

Le Caractère salua Zôé en l'accueillant pour l'avenir d'un sourire, puis paya ses fruits en serrant la main du commerçant, et alla retrouver la rue pour reprendre ses routes.

Avec le temps de quelques mois qui n'étaient peut-être que quelques jours, quelques secondes ou quelques heures, le Caractère finit par quitter la ville et arpenter les chaudes terres de campagne. Il avait atteint, par le passé de ses pas simples, un long et plat désert entouré de quelques collines rocheuses, ci et là rendues escarpées par quelques routes de terre taillées dans leurs flancs.

Arrivé au pied de l'une d'elles, il rencontra un jeune garçon penché sur les entrailles de deux motos, la première petite, à sa taille, et la seconde plus grande. En s'approchant, le Caractère reconnut l'enfant du métro, qui avait, d'allure, grandi de quelques longues années. Ils prirent un instant pour se retrouver, à l'issue duquel l'enfant demanda finalement :

« Alors, qu'est-ce qu'il y avait entre les wagons ?

– Je ne sais pas encore.

– Ah. Que vas-tu faire ?

– Je cherche une hypolaïs blanche. Tu ne l'as pas vu ?

– Pas la moindre idée... »

Sur ces entrefaites, deux représentants de l'ordre établi de l'évidence des choses émergèrent de derrière un rocher, et s'avancèrent rapidement, d'une démarche intimidante, en direction des deux hommes. Ils portaient les costumes noirs et jalonnés de blanc des milices d'autres pays, un képi ridicule et de larges lunettes noires leur conférant l'assurance d'un air supérieur.

« Évidemment ! s'écria le jeune garçon. Dès qu'il y a un peu de liberté, les voilà qui débarquent !

– Au nom de l'Évidence, je vous arrête, enfant ! Vous n'êtes pas concret selon la loi de l'Évidence ! dit l'un d'eux.

– Plus concret que toi, crétineux à crête à la con ! lança l'enfant en enfourchant la plus petite des motos.

– Arrêtez-vous ! Rendez-vous à l'Évidence !

– C'est ça ! Rendez-vous là-bas, quand on le saura ! Ha ! »

Et dans un vrombissement assourdissant, la moto démarra avec l'extraordinaire lenteur de l'insouciance. Elle n'allait pas plus vite qu'un homme fatigué qui court et, pourtant, l'enfant se tenait penché sur son guidon comme s'il fendait le vent, manifestement persuadé que son jouet lui eût permis d'échapper à la police de l'apprentissage qui, déjà, avait enfourché deux bolides débridés et se jetait bride abattue à la poursuite de cette abstraite figure d'ironie.

Le Caractère devint et redevint aventureux, concerné — engagé. Il enfourcha à son tour la dernière monture et s'engagea dans l'ascension du chemin de terre avant les deux policiers. En un rien de temps, il rattrapa l'enfant et pensa que les deux autres l'eussent attrapé en encore moins de temps, que la puissance instituée de l'apprentissage ce que l'on imposait par ailleurs allait l'emporter sur le tendre élan qui s'élançait innocemment, plein d'espoir et d'ambition, vers les petites hauteurs de la colline. Le Caractère se dit alors que, pour contrer la droiture

d'une progression trop assurée, il lui eût fallu s'imposer devant elle en tant que tours et détours ; imposer la considération d'autres chemins, les coupures, qui eussent bien fini par freiner les déboulements tournés vers l'horizon d'une œillère.

Il se mit donc à zigzaguer sur la route, retraçant les courbes alambiquées des raisonnements qui s'évertuent à contraindre les évidences. Derrière lui, les policiers faisaient la moue derrière leurs lunettes noires, forcés comme ils l'étaient de ralentir, tandis que l'enfant continuait sa courageuse (quoique désespérée) progression, le regard concentré sur le défilé des nouveaux horizons de son tracé. Plus que leurs évidences, l'enfant qui n'en était plus un fuyait toutes les règles des perceptions courantes ; les lois du réel extérieur qu'il se refusait à rejoindre. Et ses poursuivants, mis à mal par ces quelques perturbations de leur Codex de la route, méprisés dans leur superbe par les sorties de pistes de ces deux inexactitudes incertaines, indéterminées, qui leur échappaient, ralentissaient tant et tant que leurs guidons en commençaient à trembler. Et le Caractère, devenu furie d'objection, chantait à gorge déployée entre deux aléas de son dangereux tracé.

La route montait, ainsi que le cortège sur la route, longeant dans sa précipitation un léger précipice qu'escarpaient les motifs remués de leur allure. Constatant l'inespérée progression de son complice, le Caractère planifia entre deux rires une ultime manœuvre, non moins désespérée, pour le tirer d'affaire. « Ça va être culte ! » lança-t-il pour lui-même avant de tourner hargneusement le guidon en direction du vide. Le véhicule quitta le sol et, après s'être comme immobilisé dans les airs le temps de la chute, s'écrasa dans les sables du désert. Le Caractère tomba à sa suite, s'effondrant lourdement à terre et offrant sa tête pour choquer une petite pierre — qui le lui rendit cependant en l'impactant grandement.

La rencontre avec la pierre déboucha sans transitions sur une posture calme du Caractère, qui se tenait debout face à un champ de maïs. Lorsqu'il émergea de son inconscience, il était au bord d'une route, surplombant le champ sous un soleil estival de plomb, un soleil de mai, quoique ce fut un champ de maïs prêt à la récolte — mais peut-être était-ce plutôt les maïs d'un champ de mars...

Quoiqu'il en fût, le Caractère devint enjoué — perdu — face à cet océan d'objections ondulant devant lui par les quelques remous que donnait un vent calme à ce chant de *mais*. « De n'être mais, d'être à naître, je n'en puis mais », se dit-il dans un soupir. Mais il aimait ce chant de silences, ces offuscations qui à leur tour, peut-être, eussent contraint désormais les raisonnements évidents sur lesquels les enfants de ce monde ne s'accordaient jamais.

Alors il tourna les talons, grimpa dans une petite voiture qui l'attendait derrière lui avec sagesse, démarra le moteur et fit bondir le véhicule qui plongea dans cette verte mer d'objections grandissantes — juste pour rigoler. Il avança sans vue, renversant les pires épis épris de ses contraires. Et puis il rigola en effet, longuement, sans s'arrêter de traverser cet interminable champ qu'il scindait en parties par son passage, s'enfonçant toujours plus dans les pertitions de son engouement. Chaque brin doré qui ployait sur le passage du capot était comme une place faite à la rectification des prédictions sur la folie chantée par les rires du Caractère ; un chemin ouvert sur ce qu'il était parfois devenu, entouré des refus du maïs à lui ouvrir une voie, mais laissant place à une proposition d'avenir succédant aux murs qu'il rencontrait face

aux précédentes. La route s'étendait toujours plus derrière lui, bien qu'il lui semblât piétiner incessamment les mêmes épineux problèmes que l'on rencontre lors des progressions incertaines.

Finalement, il atteignit le bout du champ et déboucha sur une parcelle de terre isolée, comme perdue dans cet océan de cultures des *mais*, au milieu de laquelle se dressait un immense bâtiment. Le Caractère, sans pourtant qu'il n'en eût le moindre souvenir, reconnut les murs du lycée où on l'avait jadis éduqué. Il arrêta le moteur, descendit de la voiture sans quitter des yeux ce mémorial de son mort passé, puis monta les majestueux escaliers du parvis avant de cérémonieusement pénétrer dans le lieux désert.

Il rencontra, dans leur absence, certains anciens visages — également d'autres. Il arpenta cet autre temps, tenu à la main par les considérations distantes qui le tiraient quelque part au loin en lui-même. Pendant de longues années qui devinrent quelques secondes, le Caractère erra, jaloux parfois ces souvenirs qu'il ne parvenait plus à faire siens, et découvrant quelques figures dans ce présent qui se renouvelait à l'aune de ce qu'il avait été. Dans les hauts étages de la direction, là où une verrière offrait un peu de jour à un jardin intérieur agrémenté de calmes fontaines, il croisa directeur des lieux d'adonc, un homme discret qui l'accueillit avec chaleur, et lui offrit de devenir son adjoint. Le Caractère accepta, et régna un instant. D'abord avec simplicité et rigueur, puis de manière moins consciencieuse, obnubilé comme l'était son discernement par l'idée de cette hypolaïs blanche, dont il avait la conviction d'avoir atteint le refuge.

Avec ses avancées différentes orientées vers sa quête, le lieu se mit à changer de forme. Peu à peu, le lycée tout entier se présenta au Caractère comme temple de l'illégitime irréalité qu'il arpentaient, manifestant de son rôle dans l'histoire par l'apparition de ce qui s'offrait comme paradoxes de perspectives : de lui-même, le lieu se mit à façonner la relation au monde du Caractère, destituant de manière durable les représentations spécifiques de l'extériorité recherchée en l'hypolaïs. Les objets devinrent désordonnés, les murs s'inscrivirent sur plusieurs plans, faisant apparaître un espace hétérogène qui n'eût plus recours à la perspective linéaire. Le Caractère, pourtant, se retrouvait face au monde sans être intérieur à lui, contemplant l'objet de ses perceptions comme un géographe les cartes qui s'étalent sous ses yeux indécis. Il s'extirpait lentement du monde, mais le toisait selon les lois précises d'une géométrie qui n'était plus ni métrique, ni logique, ni maîtrisable — il contemplait, surplombait et embrassait du regard ce qui lui faisait face, marchant sur des sols qu'il ne foulait pas, comme une ombre observant les illusions rêvées d'autres ombrageux spectres plus sombres.

Un soir, empruntant un escalier de pierre qui n'existait pas lors de son précédent passage, il se retrouva sur une passerelle de miroir qui ne menait nulle part. Elle s'interrompait pour s'incliner, raide pente, jusqu'à un bassin d'eau noire qui se fondait dans les miroirs des murs qui étaient autant d'autres passerelles interrompues. Le plafond lui-même était formé d'un chemin miroitant celui où progressait le Caractère, et tombait vers le haut dans un bassin de cette même eau noire dont le fond devait être le ciel nocturne — devenu abyssale profondeur sans étoile. Ailleurs, un autre jour (ou peut-être à la même seconde), il se retrouva pris au piège d'une pièce dont les dimensions changeaient constamment. Tantôt minuscule, tantôt immense, il ne parvenait plus à en sortir ; les chaises se trouvaient gigantesques avant de tenir dans une main tendue, les tables devenaient amas de planches pourries et rompues avant de se

reconstituer d'elles-mêmes, les lampes passaient de lampadaires à petites torches, et leurs lumières elles-mêmes devenaient plus rapides ou plus lentes à se faire voir.

Assistant aux bizarreries de ces manèges, le directeur finit par convoquer son adjoint. Il le sermonna vigoureusement, lui rappelant entre autres choses que l'on était dans une institution où la culture était à transmettre par l'exemple, que l'on se devait d'être irréprochable tant dans la force que dans la forme, que dans le monde réel, on ne pouvait faire ni ci, ni ça... Mais le Caractère n'en oublia point sa tâche. Il sortit du bureau du mainteneur d'ordre, gagna la terrasse des professeurs offrant une imprenable vue sur l'infinité du champ de *mais*, et s'accoua à la rambarde. Il pensait au chant de l'hypolaïs, quand un rouge-gorge se posa près de lui et, silencieusement, le contempla s'adonner à réfléchir.

Les pensées du Caractère dérivèrent jusqu'à la veille. Il avait tourné en ronds dans la cour de briques noires du lycée, ignorant les élèves qui jouaient, trottinant autour de lui comme dans sa tête quand l'un d'eux s'était approché de lui, couvert de suie. Le petit motard était devenu jeune adulte et, d'un ton complice, lui avait une nouvelle fois demandé s'il avait trouvé ce qu'il pouvait bien y avoir entre les wagons. Ils avaient ensuite longuement discuté, d'abord dans la cour, puis sur le chemin du retour qui leur était commun, jusqu'à ce qu'ils se rendissent compte que l'adresse de l'un était également celle de l'autre.

En entrant chez lui accompagné du jeune homme, le Caractère s'était retrouvé dans la chambre de ses années étudiantes, sobrement décorée de quelques plantes grasses disposées çà et là sur des étagères vides. Ils s'étaient installés pour parler jusqu'au milieu de la nuit des différences de leur unique vie, l'un se levant de temps à autres pour tourner son attention sur l'exposition des quelques livres qui avaient été comme jetés par l'autre sur le bureau, quand celui-ci choisissait de concentrer son attention sur les propos de son propre avenir en s'allongeant au sol, les yeux tournés vers l'impeccable blancheur du plafond. Le Caractère était devenu et redevenait tant calme que dubitatif ; calmé par son doute vis-à-vis de lui-même tandis qu'il s'écoutait se le raconter.

L'enfant révolu avait pourtant fini par se relever, saisir son trop grand manteau noir et se diriger vers la porte dans l'intention de prendre congé de son double. Mais avant de partir, il avait interrogé le Caractère sur ses nouvelles rencontres du lycée, et la conversation s'était orientée vers les géométries de l'impossible.

« Pourquoi rien, dans ce lycée, n'est-il plus le même ? » avait-il demandé après un instant de réflexion, la main posée sur la poignée de la porte ouverte de l'appartement qu'il s'appropriait à refermer derrière lui. Il avait alors malicieusement souri au Caractère, l'enjoignant plus de se poser la question que d'y apporter une immédiate réponse, puis avait quitté la chambre.

Et à partir de cet instant, le plus petit des angles du mobilier et des objets de la petite pièce était devenu fructueux ; chaque coin de commode, chaque pied de chaise, chaque extrémité de couverture de livre s'était mis à suinter de délicats traits d'un sable extraordinaire de finesse, rendant presque liquides les poussières invisibles qui gagnaient la pièce. Bientôt, le sol avait été comme une blanche plage, vivifiée par les mouvements vers le sol de ces raies de cascades qui s'écoulaient de part et d'autre en infimes rideaux. Toute la petite chambre n'était plus devenue qu'un sablier où tombaient au ralenti les cendres de l'horizon des possibles — l'image

même d'un temps qui se voulait *être*, mais qui ne pouvait plus se vouloir qu'en tant qu'allégorie. Une image qui se redessinait chaque instant, chancelante, sur les murs de papiers de cette prison où le temps fantasmait d'enfermer le Caractère : assis en tailleur au milieu de la pièce, bien loin au-delà de ces shōji de béton armé, il écoutait ses pluies tomber.

« Tu as trouvé mon hypolaïs », chanta le rouge-gorge, rappelant le Caractère vers son moment sur la terrasse du lycée. Il regarda un instant l'oiseau, cherchant en lui-même s'il s'y trouvait trace de cette bonne idée tant convoitée, mais secoua négativement de la tête. Le rouge-gorge sauta du garde-corps sur la terrasse et atteignit le sol sous la forme de la femme à carapace de crevette. Elle tourna ses yeux noirs vers le Caractère, lui sourit (si un bec le peut), puis s'accouda à côté de lui, le visage tourné vers l'océan de maïs.

« Qui êtes-vous ? demanda l'homme.

– Je suis l'idée conduisant à l'hypolaïs blanche.

– ...

– L'idée de l'hypolaïs blanche ; l'idée de l'idée.

– ... vous êtes la blancheur de l'hypolaïs ?

– Pourquoi dites-vous cela ?

– C'est un attribut qui oriente...

– Comme vous voulez. Mais ce n'est pas la question.

– Laquelle est-elle, alors ? Je n'ai fait que chercher l'hypolaïs... !

– Et vous avez bien fait. C'est une bonne idée...

– Mais la question est... ?

– La question est, toujours ; "Qu'allez-vous faire ?" La question de toute vie.

– À partir de quoi ?

– À partir de ces lieux par votre présence, de ces lieux où vous vous présentez.

– Je n'en sais rien ; je ne sais pas où je suis.

– Ah non ? Vous n'avez pas trouvé ce qu'il y avait entre les wagons ?

– Quel rapport ? Attendez... Vous connaissez l'enfant ?

– L'enfant vous posait mes questions, celles qui devaient vous mener à l'hypolaïs blanche.

Il vous en a posé plusieurs, il me semble.

– Oui, la première était celle des wagons.

– Qu'y a-t-il entre les wagons ? Entre la réalité de l'extérieur et la réalité de l'intérieur ?

Qu'y a-t-il entre la réalité en partage et cette réalité de nul autre ?

– Un entre-deux ?

– Un passage...

– ... Une métamorphose...

– Parfaitement.

– La seconde question était celle de l'évidence, mais il ne l'a pas posée.

– Effectivement, dit la femme-oiseau d'un air bienveillant. Et quelle était-elle ?

– "Que n'ai-je appris de ma lenteur ?", j'imagine...

– C'est cela. Mais dit autrement, cela revient à demander ce que l'insouciance a retenu contre l'évidence.

– Je vois. Je crois que... je n'ai pas appris que je n'étais qu'une partie de moi-même. Et je l'ai découvert avec l'enfant qui n'en était plus un dans la chambre.

- ... avec l'aide de sa troisième question : "pourquoi rien, dans ce lycée, n'est plus le même ?"
- Pourquoi, alors ?
- Parce que tout est construit par un caractère en quête de quelque chose. Pour votre cas, en quête de l'hypolaïs blanche.
- Je ne l'ai cherchée que pour vous, mais je ne sais rien de ce piaf !
- Allons... Je ne suis que l'idée de l'idée. L'hypolaïs est la trace des souvenirs oubliés de l'extérieur. Elle est la clef permettant de se sortir de cet entre-deux. L'idée simple permettant de distinguer la réalité extérieure de la réalité créée de l'intérieur. À l'extérieur, vous étiez un rêveur. À l'intérieur, le plus riche. Mais vous ne vous en souvenez pas.
- Non.
- Pourtant, la différence entre les deux réels n'est que subjective. Elle est à vous. Et c'est le caractère qui choisit, crée, détermine l'un, l'autre aussi ; d'où ce non-lieu entre les deux wagons.
- Mais pourquoi choisir une réalité plutôt que l'autre ?
- Ne comprenez-vous donc pas ? Vous êtes entre les deux wagons. Et il n'y a pas de fin, pas de finalité à cette création.
- Cela sonne comme le fond d'un monde, exprimé par la forme d'un autre...
- Il vous faut revenir, maintenant ; choisir entre deux réalités. Alors, qu'allez-vous donc faire ?
- Choisir... Je vois un tiers-exclu qui se dessine en tiers...
- Il y a deux réalités.
- *Mais...* quelle réalité ne vaut pas un entre-deux ? »